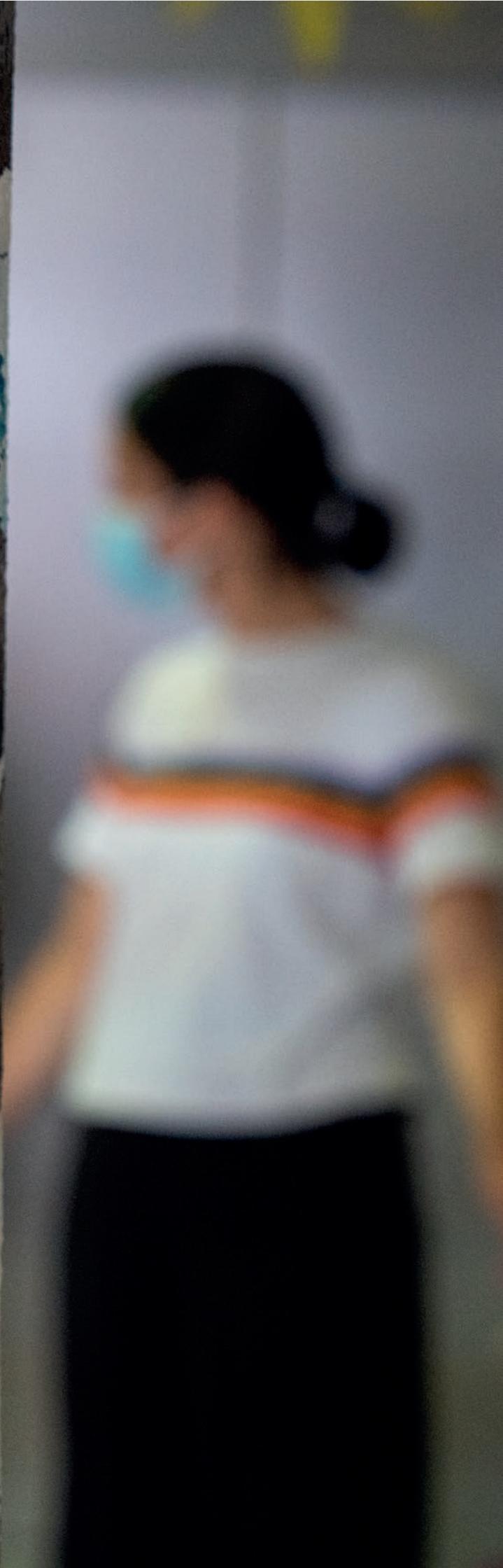


# Conditions de vie et de santé des étudiants de Rennes

Les expériences des étudiants

Enquête 2021





# Les expériences des étudiants

Depuis 2014, les observatoires des deux universités rennaises réalisent tous les trois ans une enquête auprès des étudiants<sup>1</sup> sur leurs conditions de vie, d'études et de santé (cf encadré méthodologique en fin de document). Financée par les universités et des acteurs locaux, cette enquête s'inspire de l'enquête de l'observatoire national de la vie étudiante (OVE) et permet de mieux connaître le profil des étudiants, leurs modes de vie, leurs projets et les difficultés qu'ils rencontrent.

Ainsi en 2021, 37 380 étudiants des universités de Rennes 1, Rennes 2, de l'IEP, de l'ENSCR et de l'ENS ont reçu un questionnaire en ligne. Parmi eux, plus de 11 400 étudiants ont répondu. Cette enquête a été réalisée grâce au soutien de Rennes Métropole et de la Ville de Rennes. Les résultats et analyses des données recueillies sont publiés sous forme de focus sur différentes thématiques.

→ Les temps étudiants

→ les moyens de transport et de déplacement

→ le logement étudiant

→ la santé des étudiants rennais

→ les vulnérabilités étudiantes

→ les témoignages et expériences des étudiants

Lors de la passation du questionnaire, la vie des étudiants était encore affectée par la crise sanitaire, les cours étaient souvent dispensés en mode dit hybride à l'université et le contexte sanitaire relativement incertain. Les réponses au questionnaire sont particulièrement empreintes de cette situation inédite. Les entretiens qui ont eu lieu plus d'un an après ont été l'occasion d'interroger des jeunes qui avaient alors plus particulièrement souligné les effets négatifs sur leurs conditions d'études et leur projet pour la rentrée, voire

mentionné qu'ils souhaitaient changer d'orientation à cause de la crise sanitaire. Réalisés post-crise sanitaire, à l'heure où la plupart des formations sont de nouveau en présentiel, les entretiens qui ont pu être réalisés mettent en évidence les réorientations effectivement réalisées et celles restées en suspens. Cette note mobilise deux types de matériau, les commentaires rédigés par les répondants et les récits recueillis.

1. Les termes étudiants, jeunes, amis, sont pris au sens générique et ont à la fois valeur de féminin et de masculin.

Parmi les 11 431 étudiants ayant répondu au questionnaire, près de la moitié – 5 279 – se sont exprimés dans l'espace, sans limite de signes, qui leur était proposé. Leurs propos mettent en exergue les difficultés qu'ils ont rencontrées, les aides ou soutiens qu'ils ont reçus ou auraient souhaité recevoir. Les entretiens, réalisés à distance des périodes de confinement, de restriction de déplacements et/ou de fermeture des universités, ont permis de recueillir des récits a posteriori de l'expérience vécue en 2020 et 2021. Ils mettent en évidence les options de poursuite d'études ou les réorientations réellement concrétisées, les conséquences de la crise sanitaire qui peuvent perdurer, les projets élaborés et les ressources mobilisées.

Il importe de rappeler qu'en dépit des aides déployées et/ou mises en œuvre par les établissements et leurs partenaires, les étudiants, éloignés de l'université et de ses services, n'ont pas tous identifié les personnes ou dispositifs qui auraient pu ou pouvaient les aider ou les accompagner. Les familles et les cercles amicaux, ont joué un rôle de soutien essentiel, au risque cependant de créer des situations complexes et tendues.

Ce volet de l'enquête propose de s'attarder sur les écrits des étudiants qui mettent en exergue leurs préoccupations – celles-ci renvoient à des problématiques spécifiques à leur année d'études, ou à des problématiques plus transversales – mais aussi d'illustrer les expériences vécues par les étudiants à partir des récits recueillis lors des entretiens.

Pour situer les personnes qui se sont exprimées dans le questionnaire, sont indiqués le sexe, l'âge, le niveau d'étude et le domaine de formation. Par exemple (F, 18 ans, L1 SHS) : femme de 18 ans inscrite en L1 d'une spécialité de sciences humaines et sociales. De même, dans la seconde section, les prénoms ont tous été modifiés.

Afin de respecter leurs propos, la syntaxe comme l'orthographe des phrases rédigées par les étudiants dans les questionnaires n'ont pas été corrigées. Ce sont des extraits représentatifs des préoccupations les plus récurrentes qui sont présentés. Les trois premiers points proposent une lecture par année d'étude afin de mettre en évidence ce qui distingue les préoccupations des étudiants de première année de Licence, de celles des étudiants de dernière année de master. Les points suivants proposent une lecture thématique qui met en évidence certaines des difficultés rencontrées par les étudiants dans cette période si singulière ;

indépendantes de leur année d'études elles relèvent plus souvent de leurs conditions de vie. Les récits recueillis auprès des étudiants rencontrés pour des entretiens sont alors mobilisés pour illustrer les situations de vulnérabilité, le recours au service civique ou aux activités salariées.



# II. En L1 et L2, des nouveaux entrants qui peinent à devenir « étudiants »

Interrogés par questionnaire au printemps 2021, les étudiants de L1 et de L2 n'ont pas eu l'opportunité de connaître une année universitaire ordinaire. Ils soulignent particulièrement leurs difficultés à découvrir la ville et à créer des liens avec les autres étudiants. Ils déclarent « passer à côté » d'une « vie étudiante » qu'ils avaient imaginé propice à des sociabilités nouvelles et à une plus grande autonomie. Or, les cours à distance n'ont d'une part pas permis aux étudiants de créer et d'entretenir des sociabilités amicales ou de promotion et d'autre part ont incité nombre d'entre eux à ne pas se loger à Rennes et à rester vivre au domicile familial. L'autonomisation de ces étudiants de L1 et L2, souvent les plus jeunes et encore particulièrement aidés par leur famille, s'est donc révélée freinée par la crise sanitaire.

De plus, alors même qu'ils faisaient leurs premiers pas dans l'enseignement supérieur, nombre de ces nouveaux étudiants ont découvert leur spécialité de formation à distance, seuls devant leur écran.

Ils soulignent d'ailleurs que si lors de la période de mars à mai 2020 « tout le monde était logé à la même enseigne », par la suite la fermeture des universités ou les limitations d'accès les ont particulièrement affectés. Certains rapportent qu'ils étaient seuls au domicile familial quand leurs parents travaillaient, que leurs frères, sœurs ou amis, élèves du secondaire ou inscrits dans des formations sélectives, avaient la possibilité d'aller en cours. Cette situation considérée comme « injuste » ou « injustifiée » a nui à leur motivation, voire les a incités à envisager de changer de formation, ou à travailler « pour voir du monde », « pour ne plus être seul ».

À distance également des enseignants, les cours comme les modalités d'évaluation leur ont souvent semblé compliquées voire inégales selon les spécialités de formation et les enseignants.

« Le manque de vie sociale m'a beaucoup impacté moralement, étant à un âge où l'on a envie de se tourner beaucoup plus vers l'extérieur, faire de nouvelles expériences... »

« Je suis entré à la fac en septembre et je ne me sens toujours pas étudiante, à cause des cours à distance je suis allée très peu au campus, je n'ai pas connu les soirées étudiante, j'ai été très peu à la BU, je ne connais presque personne de ma promo avec le virus pas d'occasions de rencontrer du monde ... Les cours à distance me perdent entre le vrai temps de cours et le temps personnel où on gère ce qu'on doit réviser etc. »

F, 18 ans, L1 SHS

« Je ne suis pas satisfaite de ma première année en tant qu'étudiante. Je n'ai pas pu découvrir mon lieu d'étude, je connais très peu ma fac. Le manque de vie sociale m'a beaucoup impacté moralement, étant à un âge où l'on a envie de se tourner beaucoup plus vers l'extérieur, faire de nouvelles expériences... Concernant les projets que j'aurais aimé faire, cela a été également très dur de chercher et de trouver cette année des stages par exemple... »

F, 18 ans, L1 SHS

« On se sent seul la plupart du temps à cause de la crise sanitaire. Le travail et les cours sont devenus beaucoup plus stressant et présents dans la vie quotidienne. On ne voit pratiquement plus personnes. Certains professeurs sont réconfortant. La charge du travail paraît plus lourde. La construction de projets pour l'avenir paraît plus incertain et flou. On espère qu'à l'avenir les choses iront mieux. »

F, 19 ans, L2 ALLC



« Ma vie étudiante a toujours été plutôt difficile à entretenir, cette année j'avais prévu de m'investir beaucoup plus dans mes cours et sur le campus en général, au final je n'ai jamais été aussi peu motivé et aussi peu à même de réussir mes cours. J'estime que je n'ai plus les capacités pour poursuivre des études, je vais chercher un emploi sans formation ou qualifications demandées. »

**H, 18 ans, L1 ALLC**

« C'est un monde tellement différent que ce à quoi on nous avait préparé. Peu d'échange, de nouvelles rencontres. Tout est assez décalé. Dans mon cas j'aimerais aller vers de la géologie dans la suite de mes études, je suis en L1 et malgré mes envies, mes objectifs que j'ai depuis plusieurs années je me mets à douter, à remettre en question mes objectifs. Qu'est-ce que ça doit être pour des personnes perdues dès le départ de l'année ? »

**F, 18 ans, L1 S&T**

« En prépa, nous avons beaucoup de chance d'être en présentiel et cela se ressent sur notre état général. Les rares fois où nous avons été en distanciel, tout est plus compliqué ... les étudiants en université sont très courageux ! »

**F, 18 ans CPGE<sup>2</sup>**



***J'estime que je n'ai plus les capacités pour poursuivre des études, je vais chercher un emploi sans formation ou qualifications demandées.***

« Etant en première année, je n'ai pas connu de vie étudiante car le covid l'a empêché. Je souhaite refaire ma première année dans de meilleures conditions pédagogiques avec tous les cours en présentiels et connaître une vie de campus, sortir de l'isolement. »

**H, 18 ans, L1 DEG**

« De nature stressée et très anxieuse, j'ai du mal à me sociabiliser. Donc la vie d'étudiante, je ne la vis pas comme je pourrais la vivre. Le contexte sanitaire m'a pas mal affectée (remise en question permanente, stress permanent), je suis pessimiste sur mes études et mes projets. »

**H, 19 ans, L2 SHS**

Alors que ces jeunes étaient soit en terminale, soit en première année d'enseignement supérieur en 2020, leur entrée dans l'enseignement supérieur a été marquée par la crise sanitaire et particulièrement par les restrictions liées à ce contexte. Conscients du caractère inédit et singulier de ces deux années, ils soulignent cependant qu'elles ont particulièrement affecté leur apprentissage du métier d'étudiant (Coulon, 1997), leur compréhension de la pédagogie universitaire et leur sociabilité. Les étudiants de classes préparatoires soulignent quant à eux « la chance » qu'ils ont eu d'avoir des cours en présentiel.

Ces deux premières années auront sans doute des incidences sur le rapport aux modalités d'enseignement de ces étudiants durant la suite de leur cursus.

Les réponses aux questions relatives aux effets de la crise sur leur organisation de travail révèlent d'ailleurs que plus de sept étudiants sur dix ont rencontré des difficultés d'organisation dans leur travail personnel en raison de la crise sanitaire (71,8 %). C'est également le cas pour près des 3/4 des étudiants de L2 et de L3, mais surtout ce taux atteint 78,1 % parmi les étudiants issus des classes populaires. Plusieurs raisons peuvent contribuer à cette situation, et notamment être liées au fait que ces étudiants sont plus nombreux que les autres à avoir une activité salariée et à rencontrer des difficultés de logement ou financières qui affectent particulièrement les conditions d'études (Beaupère et Collet, 2021).

## 2. En L3, des étudiants aux prises avec des incertitudes relatives à leur poursuite d'études

La situation des étudiants de L3 est quelque peu différente. Si les périodes de cours à distance les ont eux aussi affectés, ils ont pour la majorité d'entre eux déjà créé des relations amicales avec leurs collègues de promotion au cours des années précédentes ; ils sont inscrits dans des groupes de travail, ils ont déjà une expérience de l'université et du travail universitaire comme de la vie étudiante. Souvent plus autonomes que les étudiants de L1 et L2, les étudiants de L3 sont aussi un peu plus nombreux à ne plus vivre au domicile familial (23,5 % en L3 vs 33,6 % en L1) et à avoir une activité rémunérée (45,8 % en L3 vs 25,3 % en L1). Cette année de L3 est aussi et surtout une nouvelle étape d'orientation, vers le marché du travail ou vers une poursuite d'études, qui implique le choix d'une spécialisation peu ou prou adossée à un projet professionnel.

Les incertitudes liées aux poursuites d'études sont particulièrement prégnantes dans les commentaires. En effet, bien que l'obtention de la licence puisse être le point d'arrivée des études universitaires pour ceux qui souhaitent obtenir un bac+3 ou s'orienter vers d'autres formations ou concours, nombre d'entre eux envisagent en effet de poursuivre en master. C'est au cours de l'année de L3 qu'ils identifient les diplômes qui les intéressent et réalisent leur candidature. Or, les recherches de formation comme la constitution des dossiers nécessitent du temps et sont source d'angoisse pour certains étudiants. Parfois ils candidatent à plusieurs masters sans certitude d'être admis, car les candidatures nécessitent de bons dossiers et la validation de leurs UE.

**« J'ai énormément de difficulté à trouver de la motivation ce dernier semestre, de part la crise sanitaire, et je n'arrive pas du tout à me projeter l'année prochaine. »**

« Actuellement en L3, pour moi comme pour plusieurs de mes amis, ce qui nous préoccupe c'est notre avenir. Pas forcément notre insertion professionnelle dans l'immédiat, mais quelles études suivre après la licence. On a tous un premier choix, mais les plans B/C/ etc sont indispensables pour s'assurer une place quelque part et il est compliqué de se décider. »

**H, 20 ans, L3 S&T**

« Vie étudiante très solitaire cette année, très peu de cours en présentiel (un cours de 4h toutes les 2 semaines), c'est difficile d'être motivée dans ces conditions. Compliqué de se projeter l'année prochaine et les années suivantes dans un master (je suis en L3) ou un métier. »

**F, 19 ans L3 SHS**

« Pour mes projets à court terme, je souhaiterais trouver un stage cet été. Je suis en Licence 3, et j'angoisse énormément par rapport à ma poursuite d'étude en master, de la sélectivité, de mes choix, de mes possibilités professionnelles. J'ai énormément de difficulté à trouver de la motivation ce dernier semestre, de part la crise sanitaire, et je n'arrive pas du tout à me projeter l'année prochaine. Je ne me sentirais pas de continuer des études à distances alors j'hésite aussi à faire une année de césure. »

**F, 20 ans, L3 ALLC**

« Pour ma troisième année de licence je me sens en décrochage, la motivation n'est pas là et j'accumule les retards dans les cours, la fin d'année va être compliqué. Mes projets sont remis en question à cause de cette situation. »

**H, 22 ans, L3 SHS**

« Je ne sais pas si on peut appeler ça une vie étudiante parce qu'on ne vit plus. Je passe mon temps entre mes cours et mes deux emplois. Le week-end je suis en travail en emploi rémunéré et ce sont les seules jours où j'essaie de ne pas trop travailler mes cours afin de pouvoir me détendre et penser à autre chose, faire une pause, même si je ne vois pas vraiment mes week-ends passer avec mon emploi, donc je dois condenser mon travail "scolaire" sur la semaine. [...] mes projets s'arrêtent à mon emploi étudiant que j'occuperai à temps plein cet été. Après je ne vois plus rien, je ne peux pas faire de projet parce que je prépare mes demandes de Master et je ne sais pas où je serais l'année prochaine. Cela rajoute une pression supplémentaire. »

**F, 21 ans, L3 SHS**

« Je suis tout le temps au domicile familial depuis le début de la crise puisque je suis à 100 % en distanciel. Je le vis mieux que dans les 9m carré à Rennes même si j'aime aussi beaucoup cet endroit quand on peut en sortir. Je conserve ce logement par sécurité et parce qu'il ne me coûte pas si cher mais je n'y suis jamais ou très peu. De bons résultats sinon. Premier semestre validé mais j'ai peur de ne pas avoir mon deuxième semestre donc je préférerais redoubler ma L3. De plus, j'aimerais avoir fait un ou des stages avant d'arriver en Master mais malheureusement, principalement à cause de la crise, il est compliqué pour les professionnels de nous prendre comme stagiaire. Des refus donc. »

**F, 20 ans, L3 SHS**



**Absence de vie étudiante donc davantage envie de partir en alternance et non continuer en formation initiale.**

Outre la recherche d'un master et la constitution de dossier de candidature, la recherche de stage ou de contrat d'apprentissage sont également des étapes importantes qui conditionnent la poursuite d'études des étudiants de L3. Or, la période de crise sanitaire a dans un premier temps contraint les entreprises dans leur accueil de stagiaires et d'alternants, certains étant en télétravail. Dans un second temps la période qui a suivi la crise a été une période très incertaine, où les candidatures ont été nombreuses mais les postes à pourvoir relativement moindre.

Alors qu'ils aspirent à plus d'autonomie financière et résidentielle, la crise sanitaire a affecté les conditions de vie de ces étudiants de L3 et les a amenés à modifier leurs projets

d'études, à différer un emménagement ou à revenir vivre au domicile familial. Au moment de l'enquête, leurs projets étaient d'autant moins définis que les incertitudes concernaient la situation sanitaire, mais aussi la conjoncture économique, leurs perspectives d'admission en master ou encore la possibilité de trouver un emploi.

En conséquence, interrogés sur leurs projets pour la rentrée 2021, 75 % des L3 répondants envisagent de poursuivre leurs études ; 8,5 % déclarent ne pas savoir ; 6,8 % envisagent d'arrêter leurs études pour chercher un emploi ; 5,9 % déclarent envisager une année de césure, quand c'est le cas de seulement 2 % de l'ensemble des répondants.

**Tableau 1 : Projets envisagés à la rentrée prochaine en fonction des niveaux d'études**

	Bac + 1	Bac + 2	Bac + 3	Bac + 4	Bac + 5	Total
<b>Poursuivre des études</b>	87,6 %	90,3 %	75,1 %	90,2 %	42,1 %	<b>80,8 %</b>
<b>Ne sait pas</b>	5,5 %	5,0 %	8,5 %	3,6 %	15,2 %	<b>6,8 %</b>
<b>Arrêt des études pour chercher un emploi</b>	1,3 %	1,7 %	6,8 %	1,7 %	32,7 %	<b>6,2 %</b>
<b>Réfléchir à un nouveau projet d'études en raison du contexte sanitaire</b>	4,6 %	2,2 %	2,8 %	2,1 %	2,5 %	<b>3,1 %</b>
<b>Arrêt des études pour une année de Césure</b>	0,6 %	0,7 %	5,9 %	1,9 %	2,5 %	<b>2,0 %</b>
<b>Arrêt des études pour une autre raison</b>	0,4 %	0,1 %	0,9 %	0,5 %	5,0 %	<b>1,0 %</b>
<b>Total</b>	<b>100 %</b>					

**Champ :** Ensemble des répondants (n = 11 431)

**Lecture :** 87,6 % des étudiants rennais de niveau Bac+1 envisagent de poursuivre des études l'année suivante

Envisager une mise en suspens des études est peut-être la proposition la moins risquée pour ces étudiants au moment où ils ont répondu au questionnaire. Sans doute le contexte d'incertitudes lié à la situation sanitaire, à la sélectivité des masters, à la reprise des cours en présentiel, etc. ont contribué à envisager cette solution de repli, qui permet de rester étudiant tout en expérimentant d'autres activités.

# 3. En master, des futurs diplômés à bac+5 qui appréhendent leur entrée sur le marché du travail

Etudiants confirmés par leurs années d'études antérieures à la crise sanitaire, les commentaires des étudiants de master diffèrent de ceux des étudiants de Licence. Si pour eux aussi les cours à distance et l'isolement social ont été particulièrement pénalisants, ils soulignent surtout que leurs dernières années d'études ont été marquées par l'impossibilité ou la difficulté à faire des stages ou une alternance dans des conditions ordinaires. De plus, l'annulation des projets d'échanges internationaux a privé certains jeunes d'une expérience de mobilité qu'ils espéraient.

Parce qu'ils ont suivi une grande majorité de leurs cours à distance, certains futurs diplômés de master doutent du niveau de leurs acquisitions, envisagent même parfois de faire un nouveau master, pour conforter leurs acquis, se réorienter ou différer leur entrée sur un marché du travail qui leur semble incertain. Si les étudiants de M1 et de M2 ont des préoccupations communes, ils ne sont pour autant

pas à la même étape de leur cursus, les M1 étaient à mi-parcours et les M2 en fin de cursus. Ainsi, les premiers déclarent très majoritairement (90,2 %) qu'ils vont poursuivre leurs études à la rentrée suivante (Tableau 1, page 8) ; ces poursuites d'études sont d'autant plus attendues que la sélectivité des masters a été soulignée – avoir passé le cap de l'admissibilité justifie d'y rester. En revanche, cette année si singulière de M1 les fait douter des opportunités de trouver des lieux de stage pour l'année suivante. Ces doutes se retrouvent pour partie dans les réponses des M2, puisque parmi eux, 42,1 % envisagent de poursuivre des études à la rentrée 2021 ; 32,7 % d'arrêter leurs études pour chercher un emploi ; 15,2 % déclarent ne pas savoir ce qu'ils feront ; 5 % envisagent d'arrêter leurs études pour une autre raison ; 2,5 % envisagent d'arrêter leurs études pour une année de césure et 2,5 % souhaitent réfléchir à un nouveau projet en raison de la crise sanitaire.



**Un point qui me stresse beaucoup c'est le manque des stages et j'ai peur d'avoir un diplôme sans effectuer des stages car ça va diminuer mes chances pour trouver un boulot.**

« Beaucoup trop d'incertitudes sur le logement (la question de le rendre ou pas), du retour à "la normale", de trouver un stage, de trouver un emploi à la fin des études, tout cela est une source de stress intense. »

**F, 21 ans, M1 ALLC**

« Vie étudiante très solitaire cette année, très peu de cours en présentiel (un cours de 4h toutes les 2 semaines), c'est difficile d'être motivée dans ces conditions. Compliqué de se projeter l'année prochaine et les années suivantes dans un master (je suis en L3) ou un métier. »

**F, 19 ans L3 SHS**

« Projets en suspens. J'ai redoublé à cause de la crise sanitaire car étant étudiante étrangère, je me suis retrouvée seule et sans moyens. J'ai dû travailler pour financer mes études et ma vie. La question est de savoir si mon dossier est toujours attractif au vue du redoublement. C'est source de stress et d'inquiétudes. L'impression d'avoir tout à recommencer, de ne pas avoir assez de force pour affronter tout cela par moments. »

**F, 24 ans, M1 DEG**



« J'ai hâte de finir mes études. Je fais 1h40 de route pour aller à mon lieu de stage, plus les études, les examens, les dossiers, la soutenance, le babysitting que je fais car financièrement c'est compliqué, font que j'ai hâte à fin juin. Mais voyant la fin approcher, j'essaie de tenir même si parfois c'est difficile et moralement et physiquement c'est fatiguant. Voilà. Mon projet à court terme finir cette année d'étude, valider mon diplôme, trouver du travail lié à ma formation (dans un premier temps) en tant que professionnel et du travail alimentaire pour avoir de quoi vivre dès juillet car impossible cette année de faire des économies sur ma bourse pour le loyer et nourriture pour cet été. »

**F, 24 ans, M2 SHS**



« Vie étudiante quelque peu morose parfois, moins depuis la fin des cours à distance pour les masters, le lien social est présent mais toujours fragile. [...] Grandes incertitudes présentes quant à mon avenir professionnel déjà démentiel bien indéci, un sentiment qui se renforce cette année face à la difficulté de trouver un stage de fin d'études. »

**F, 22 ans, M2 SHS**

Alors que le Céreq souligne que les trajectoires d'accès à l'emploi des diplômés de master sont globalement favorables (Merlin et Wierup ; 2022), la difficulté à réaliser un stage et donc le risque de ne pas valider leur année de master font douter les étudiants sur la possibilité de s'insérer sur le marché du travail. Certains semblent tentés de différer leur recherche d'emploi après l'obtention de leur diplôme. En 2014, une étude de plusieurs observatoires universitaires avait déjà souligné que certains diplômés de master réalisaient un second master pour se réorienter ou se distinguer sur le marché du travail avec une double qualification (Bachelet et al., 2014). S'il n'est pas possible de confirmer cette observation avec la présente enquête, la part de candidats à une poursuite d'étude (42,1 %) laisse supposer qu'il ne s'agit pas uniquement de candidats au doctorat.





Parallèlement à la lecture centrée sur les effets de la crise sanitaire sur le déroulement du parcours d'étude, une lecture plus thématique permet de distinguer trois préoccupations particulièrement récurrentes dans les commentaires rédigés par les étudiants : les situations de vulnérabilité, l'orientation/réorientation et le recours au service civique ou à l'année de césure, le travail salarié parallèle aux études. Ces préoccupations sont également particulièrement prégnantes dans les récits recueillis lors des entretiens.

Interdépendantes, elles mettent en évidence les incertitudes relatives à l'autonomisation et *in fine* à l'entrée dans la vie adulte. Elles interrogent aussi les inégalités persistantes et les solutions ou alternatives que les étudiants peuvent mobiliser. Ainsi, parce qu'elle a une incidence directe sur les conditions de vie, d'études et de réussite, l'irrégularité des ressources financières est considérée comme particulièrement pénalisante.

# 4. Des situations de vulnérabilité accentuées par le contexte de crise sanitaire

Cette édition de l'étude met en évidence que les étudiants sont plus nombreux à être en situation de vulnérabilité (cf. Focus sur les vulnérabilités). Comme le montrent les entretiens réalisés à n+1, ces constats réalisés lors de la passation du questionnaire ont des conséquences durables sur la vie et les cursus des étudiants. Ce sont surtout les variables relatives à la santé psychologique, à l'isolement social et à la santé physique qui ont vu leur score augmenter. Outre les étudiants les plus en difficultés, des jeunes dont les conditions de vie sont plus « stables » et plus « sécurisantes » ont déclaré « se sentir psychologiquement en mauvaise santé », « se sentir souvent seul » ou « se sentir physiquement en mauvaise santé ». Alors qu'ils déclarent qu'« ils ne sont pas à plaindre », que des étudiants vivent « des situations plus compliquées dans des 9m<sup>2</sup> », la crise sanitaire a aussi révélé les fragilités des étudiants les plus soutenus par leurs familles et celles des étudiants qui « découvraient » l'enseignement supérieur.

Ainsi, ces jeunes généralement peu visibles en raison de leurs caractéristiques sociales et académiques favorables, ont fait part de leurs difficultés et du fait d'avoir été fragilisés par le contexte. Bien que soutenus par leur famille, ils déclarent « avoir souffert » de la période de crise sanitaire, de l'éloignement de leurs camarades de promotion, des cours à distance et d'un contexte global relativement anxiogène qui a généré des incertitudes à différents niveaux. Par exemple, d'aucuns ont douté de leur niveau d'acquisition de connaissances, d'autres de la concrétisation de leur projet.

Pour ces différentes raisons, les situations de vulnérabilités se sont accrues pour des étudiants qui étaient déjà en difficultés et d'autres ont été la conséquence directe des restrictions sociales, comme le soulignent ces étudiantes qui déclarent pour l'une avoir « beaucoup souffert » mais « se sentir » peu légitime pour l'exprimer et pour l'autre avoir « un mal-être profond ».

**« Je n'ai ainsi aucun réel soutien de ce que l'on pourrait appeler "camarades de classes". Je suis seule face à mon ordinateur avec des pdf à imprimer et à lire en guise de cours. »**

« Je me sens moyennement légitime de répondre à ce questionnaire étant donné la situation sociale de mes parents chez qui je vis (maison jardin pas de soucis pour les courses ect) même si j'ai beaucoup souffert psychologiquement je n'ai pas eu à pâtir en plus de problèmes financiers ou de logements... »

**F, 19 ans L1 SHS**

« Etant en première année, je n'ai jamais pu avoir une vie d'étudiante "normale". Je ne connais qu'une seule personne de ma promotion que j'ai réussi à connaître malgré le peu de cours que nous avons eu ensemble. Je n'ai ainsi aucun réel soutien de ce que l'on pourrait appeler "camarades de classes". Je suis seule face à mon ordinateur avec des pdf à imprimer et à lire en guise de cours. Le semestre a été une fois de plus réduit pour nous aider mais cela influence le niveau de la formation, j'ai l'impression d'avoir appris des choses mais en même temps de ne rien avoir appris, c'est très frustrant. Je ne veux pas me plaindre en comparaison à d'autres étudiants, ma situation n'est pas mauvaise, je bénéficie d'un logement à Rennes, j'ai une bonne connexion, je n'ai pas de problèmes financiers. Mais je tenais tout de même à évoquer le mal être profond que j'ai face à cette situation, qui s'agrandit de jour en jour et qui me fatigue vraiment. Merci de m'avoir lu. »

**F, 19 ans, L1 ALLC**

Éloignés les uns des autres, les étudiants n'ont pas pu bénéficier des réseaux de sociabilité estudiantine ni des informations qui s'y échangent et s'y transmettent. À la différence des étudiants de STS, d'IUT ou de CPGE, les étudiants de licence et master ont été les plus longtemps éloignés de leurs lieux de formation. Or, les rencontres quotidiennes, en cours ou en dehors des cours, sont autant d'opportunité pour eux de se faire des amis, de développer des réseaux d'entraide, et de s'autonomiser. Pendant les périodes de confinement ou de couvre-feu, mais aussi quand les cours étaient totalement réalisés à distance, les étudiants qui le pouvaient ont alors sollicité leur famille, parfois présentée comme un « refuge ».

C'est ce qu'explique Rachel en CPGE en 2019-2020 : *« je pense qu'à ce moment là le confinement a été salvateur, puisque j'ai pu rentrer auprès de mes parents et avoir du soutien juste émotionnel, finalement, et les bons petits plats de ma maman tous les soirs, pouvoir aller marcher avec mes parents, tout ça, c'était une bonne chose – sinon je n'aurais pas tenu la prépa sur un an, pas l'année comme ça. »*

Parmi les étudiants rencontrés, certains sont aussi les premiers de leur famille à obtenir le baccalauréat et à intégrer l'enseignement supérieur.



*« L'année dernière j'ai travaillé – actuellement aussi – en tant qu'hôtesse de matchs pour le club [sport], et le club [sport]. C'était la même agence d'interim, donc on faisait les deux. Et aussi j'étais en CDI étudiant à ..., c'est une pizzeria. Je faisais ça au début, c'est vrai que je faisais 24 heures, c'était beaucoup pour une étudiante, et j'ai baissé un peu trop tard je pense. Parce que c'était 24 heures, et c'était parfois en début de semaine selon les cours, mais c'était très fatigant, donc j'ai switché pour le week-end. Mais après j'ai baissé mes heures aussi à 20 heures parce que ça devenait trop, et il y avait ce rythme là, et... En fait, si j'avais vraiment eu de l'ambition et que j'étais vraiment déterminée pour mes cours, je ne pense pas que ça aurait été un gros problème que je travaille à côté, mais sachant que j'étais perdue de ce côté là, en fait, je ne me donnais pas plus pour mon parcours scolaire. »* **Abyaëlle, 21 ans, DEG**

Alors que ses activités salariées ont fortement contraint ses études, Abyaëlle explique que son manque de motivation est la principale cause de son « décrochage ». Cependant, comme d'autres étudiants, à distance, elle n'a pas pu identifier les services qui pouvaient l'aider et l'accompagner dans ses démarches de réorientation et le fait qu'elle ait changé d'établissement n'a pas permis qu'elle soit identifiée comme une étudiante en difficulté. Elle déclare donc que ce sont ses problèmes personnels qui expliquent pour partie cette situation complexe d'entre-deux – emploi et études – alors même que le contexte lui a été défavorable. Sur l'insistance de sa sœur elle ne travaille désormais plus pendant la semaine pour se consacrer à ses études, et envisage de solliciter les services d'aide à l'orientation. À l'instar d'Abyaëlle, un autre étudiant décrit une situation familiale et personnelle complexe aggravée par la crise sanitaire. Porteur d'un handicap, ce jeune décrit une scolarité accompagnée dans les années de primaire puis au lycée. Après l'obtention de son baccalauréat, il s'inscrit dans une classe préparatoire et quitte le domicile familial. Cependant les exigences de cette formation ajoutée à ses difficultés génèrent beaucoup de fatigue et de stress et il décide d'intégrer une L1 à l'université à la rentrée suivante. À sa première désillusion vient donc s'ajouter la recherche d'un nouveau logement et l'apprentissage « des codes de la fac » ; il souligne que « le premier semestre avait été assez dur ». Le confinement qui survient au second semestre met en suspens les relations amicales qu'il avait commencé à nouer. Finalement, il passe les deux mois de confinement chez ses parents : « les

Cette situation nouvelle dans l'histoire familiale implique souvent une acculturation progressive à l'environnement universitaire et à la vie d'étudiant. Or, la sociabilité quotidienne entre étudiants tient un rôle essentiel dans les apprentissages du métier d'étudiant, par le partage de méthodes de travail, d'échanges de cours, etc. La crise sanitaire et ses restrictions ont mis à mal cette dynamique et accentué l'isolement des jeunes les plus éloignés de l'université. Confrontés à des conditions d'études inédites, ils n'ont parfois pas réussi à passer le cap des examens.

C'est par exemple ce que décrit Abyaëlle, 21 ans lors de l'entretien, dont la scolarité est marquée par de nombreux changements d'établissements au cours desquels elle espère raccrocher. Alors qu'elle avait fait une L1 dans une autre ville, elle est en L2 à Rennes à l'automne 2020 quand les enseignements passent de nouveau au mode distanciel. Cette année est difficile à suivre pour elle et elle décroche. À la rentrée suivante, elle s'inscrit de nouveau en L2 de la même spécialité mais dans une autre université et donc une autre ville, où elle retrouve sa sœur aînée. Là, elle décide d'avoir une activité salariée parallèlement à ses études, mais la charge horaire élevée pénalise le déroulement de ses études :

*parents c'est le refuge quand même quand il n'y a pas d'autre solution, c'est la solution de confort. »* À la rentrée suivante, les difficultés s'accumulent et en dépit de la perspective d'un concours de la fonction publique, il explique : *« là il y a le dernier confinement qui vient m'achever [...]. Pendant trois semaines je n'ai fait que de dire à mes parents tous les jours "demain j'arrête, je lâche tout, je laisse tomber l'année, ça ne sert à rien". »* Alors que les difficultés relatives à sa scolarité l'ont découragé et que la perspective de réaliser ses projets s'éloigne, il envisage de faire un service civique à l'étranger.

À l'image des situations décrites lors des entretiens, la majorité des commentaires rédigés par les répondants au questionnaire concernent l'isolement subi, les enseignements à distance et plus largement les incertitudes quant à la possibilité de retrouver des modalités d'études « normales ». Pour certains la poursuite des études est d'ailleurs conditionnée par la reprise des cours en présentiel à la rentrée 2021. La nécessité d'échanger avec les autres étudiants, les inégalités induites par l'absence de soutien familial ou amical sont aussi mises en exergue. En difficultés dans leurs apprentissages, des étudiants évoquent des situations de stress voire de dépression.

Celles et ceux qui ont pu bénéficier des différentes aides sociales proposées pendant la période de crise sanitaire ont souligné leur importance, mais nombre de jeunes s'en trouvaient finalement éloignés car ils n'habitaient plus à Rennes. Le soutien psychologique et l'accès aux soins sont des questions sensibles et récurrentes dans les commentaires rédigés dans le questionnaire.



Pour les jeunes les plus isolés, notamment les étudiants étrangers, la période de crise sanitaire a été particulièrement éprouvante sans le soutien de proximité de leurs proches et des autres étudiants. Les étudiants les plus autonomes, ceux qui n'ont plus de contact avec leur famille ou ceux dont les familles ont été très affectées par la crise sanitaire, déclarent également que cette période a été compliquée. Si les difficultés rencontrées par ces jeunes sont de même nature que celles décrites lors des précédentes enquêtes (difficultés financières, isolement, accès aux soins, difficultés liées au logement, etc.), elles ont été accentuées pendant la période de crise sanitaire.

« Le fait de ne plus voir d'amis ou de rencontrer des nouvelles personnes devient un cercle vicieux car d'un côté j'ai envie de sortir mais de l'autre je commence à avoir peur de sortir. »

« Je fais davantage de crises d'angoisse, sporiasise aussi, peur d'aller dormir car je fais beaucoup de cauchemars, certaines grosses disputes familiales. Le fait de ne plus voir d'amis ou de rencontrer des nouvelles personnes devient un cercle vicieux car d'un côté j'ai envie de sortir mais de l'autre je commence à avoir peur de sortir. Je m'accroche aux études car c'est le seul moyen de ne pas s'ennuyer et d'avoir un bon métier qui paie assez pour subvenir convenablement. Je ne veux pas à avoir peur de ne pas avoir assez d'argent pour vivre. Avec la crise sanitaire, c'est difficile de se projeter sur le long terme : stage, césure à l'étranger etc. Tout ce que je souhaite faire est complètement impossible à ce jour. Le plan sur le court terme c'est de réussir mon année et de trouver un job d'été. »

**F, 20 ans, L2 AALC**

« C'était une période difficile pour moi. Je n'avais pas les ressources nécessaire pour avoir un agréable séjour. Je suis étranger, et avec tous les problèmes de mon pays (financiers, économiques, politiques, social, sanitaire) mes parents n'avaient pas la possibilité de me soutenir financièrement. Moralement et psychologiquement j'étais dans une situation terrible et je ne savais pas ou aller pour demander de l'aide, et cela a eu un impact très négatif sur mes études. »

**H, 23 ans, M2 DEG**

« Je suis perdu, mes moyens financiers sont très limité et les jobs impossible à trouver à cause de la crise sanitaire. »

**H, 19 ans, L1 S&T**

« Ma vie d'étudiant à Rennes est compliqué. Pas de bourse ni d'autre financement. Je n'ai pas de bon matériels de travail. La situation sanitaire ne permet pas d'avoir de job étudiant. Je n'arrive pas à venir au campus faute de moyen pour payer mon ticket de bus. Donc mes déplacements sont limités alors que j'ai besoins de rencontrer des médecins. »

**H, 23 ans, M1 S&T**

« Dans le cadre de la crise sanitaire, je fais parti de ceux qui ont leurs problèmes financiers ainsi que leurs problèmes psychologiques accrus. Mes parents essayent de m'aider au mieux mais ils ont eux aussi des difficultés financières, j'essaye donc d'avoir des revenus par moi même mais cela reste tout de même compliqué financièrement. Psychologiquement souffrant de dépression (je vois actuellement un psychologue) j'ai de grosses difficultés à me motiver et me concentrer, ce qui fait que je n'arrive plus à suivre les cours en distanciel, alors que je n'avais aucune difficulté scolaire auparavant. En gros, je ne sais pas de quoi l'avenir est fait, je n'ai pas de projet à long terme car je ne sais pas quand cette crise se terminera, et pour moi, actuellement, je perds des années enfermée et a déprimer chez moi en regardant mon échec en face. »

**F, 20 ans, L2 ALLC**

« Bonne vie étudiante à Rennes, mes principaux soucis restent financiers mais je peux manger et me loger correctement, le confort vient après. Ayant perdu mes bourses, je reste obligé de travailler pour subvenir à mes besoins. La crise sanitaire est principalement difficile à vivre à cause du manque d'implication de ma faculté et de la distance avec ma famille. Les coups de pouce comme le RU à 1€ et les paniers repas et le dépistage simple (tests antigéniques) sont une véritable réponse à la détresse générale à mon avis. J'ai hâte de découvrir la nouvelles Rennes une fois les travaux du métro enfin terminés. »

**H, 20 ans, L2 Santé**



**Je travaille à côté de mes études pour payer mon loyer et pouvoir faire des études. Cela peut entraîner un rythme cours + job de 28h/semaine très difficile. »**

Parallèlement aux situations de vulnérabilité, les étudiants s'inquiètent aussi de leur entrée dans la vie active. Là encore cette préoccupation n'est pas nouvelle, mais la crise sanitaire a généré un tel contexte d'incertitudes socio-économiques que de nombreux étudiants se sont interrogés sur la finalité de leurs études et sur les conditions de leur insertion professionnelle. Des questions concrètes se sont en effet posées quant à la possibilité de réaliser un stage, de s'inscrire dans une formation en alternance, de trouver un emploi dans des secteurs d'activité parfois très affectés par les restrictions. Les étudiants ont parfois réévalué leurs projets à l'aune des difficultés anticipées et du coût de leur projet – s'ils ne valident

pas leur année en raison de l'impossibilité de faire un stage ou de trouver un contrat en alternance. De plus, alors que la plupart des enseignements étaient réalisés à distance, la réussite aux examens a également été compromise.

Dans les commentaires qu'ils ont rédigés et lors des entretiens, certains évoquent leur souhait - voire la nécessité - de « faire une pause » ou de « réfléchir à une autre orientation ». Parmi les alternatives qu'ils envisagent, la césure et le service civique sont plus souvent mentionnés que lors de la précédente édition de l'enquête, c'est pourquoi il est intéressant de s'attarder sur la manière dont ces jeunes les envisagent.

# 5. Le service civique et la césure envisagés pour des temps de mis en suspens des études

Bien qu'ils concernent peu d'étudiants, la césure et le service civique sont particulièrement évoqués dans les réponses au questionnaire et lors des entretiens. Les incertitudes relatives au contexte sanitaire et les difficultés parfois à s'inscrire en master ou à trouver un contrat en alternance ont conduit nombre d'étudiants à réévaluer leur projet et à envisager à court terme une réorientation, une pause ou un temps de réflexion,

un voyage, ou encore une activité professionnelle. La césure et le service civique sont à ces égards considérés comme des possibilités de mise en retrait des études – temporaire ou non – « tout en ne faisant pas rien », ou encore une mise à l'épreuve d'un projet ou d'une réorientation. Ils sont envisagés à toutes les étapes du cursus.

**« Ayant perdu toute motivation dans mes études, je réfléchis à un projet pour une année de césure (emplois, service civique ...) afin de réfléchir à une réorientation. »**

« Sinon ma vie étudiante a été contrarié que lors du premier confinement : nous avons beaucoup de charges de travail et peu de suivit des profs et actuellement je suis en stage donc tout va bien après je m'engage pour faire une mission de service civique pour acquérir de l'expérience et ne pas étudier en distanciel. »

**F, 22 ans, L3 SHS**

« Ma vie à Rennes n'a plus grand chose d'étudiante, j'ai décroché scolairement et je ne m'imagine pas reprendre la fac l'an prochain. J'ai besoin de cours 100 % présentiels puisque je ne me sens pas capable de travailler assez chez moi et en autonomie. L'an prochain je me tourne vers un service civique en espérant reprendre mes études l'année d'après. »

**H, 19 ans, L2 S&T**

« J'ai pas du tout réussi à suivre les cours à distance car en plus de ne pas réussir à me concentrer et à m'organiser, comme je vis seul et que j'étais en distanciel je ne voyais jamais personne et j'étais donc déprimée et angoissée. J'ai donc préféré arrêter la fac pour commencer un service civique dans un collège. Cela m'a permis que ma situation financière soit plus simple, et ça me permet également de voir du monde tous les jours et de m'occuper. »

**F, 19 ans, L1 DEG**

« Je souhaite faire une année de césure en service civique l'année prochaine, pour deux raisons, la première parce que je souhaite découvrir le monde du travail et m'assurer de choisir le bon master (si j'en fait un) et la deuxième parce qu'il ne me semble pas possible dans les conditions actuelles de continuer à être étudiante en master, et conserver une bonne santé mentale. »

**F, 21 ans, L3 S&T**

« La crise m'a enlevé toute envie de continuer mes études. J'ai beaucoup perdu confiance en moi et en ce que je voulais faire plus tard comme études. [...] Si tout va bien, j'ai ma licence de ... à la fin de l'année et normalement je devais m'inscrire en master l'année prochaine, mais je préfère arrêter et me lancer dans un service civique dans le domaine dans lequel je souhaite travailler (enseignement/éducation). Je pense avoir besoin de ça pour reprendre confiance en moi et me recentrer sur mon avenir, découvrir d'autres métiers et trouver vraiment ma voie. Ainsi, je retrouverai je l'espère l'envie de m'inscrire en master ou peut-être, me lancer dans d'autres études qui me correspondent, et tout ça en espérant aussi que la situation sanitaire s'améliore. » (F, 20 ans, L3 SHS)

**F, 20 ans, L3 SHS**

« J'ai arrêté mon cursus en Novembre suite à une dépression en lien avec la crise sanitaire. J'ai commencé un service civique en janvier qui me fait énormément de bien et me redonne confiance en mon avenir. »

**H, 18 ans, CPGE**

« J'ai apprécié ma vie d'étudiante à Rennes et je compte y rester l'année prochaine, mais en faisant une année de césure (service civique) car je ne sais pas trop quoi faire après ma licence. »

**F, 20 ans, L3 ALLC**

« Ma première année à Rennes 2 malheureusement gâchée par le covid. Cependant la crise m'a forcée à trouver des ressources financières et j'ai donc commencé un service civique. Je vais me rediriger vers une LP. »

**F, 23 ans, M1 ALLC**

À la différence des précédentes éditions de l'enquête, les étudiants ont intégré de nouvelles dimensions à leurs interrogations, dont la mise à l'épreuve de leurs choix dans un contexte d'incertitudes liées à l'orientation, aux conditions de vie et d'études et in fine d'insertion professionnelle. Outre les commentaires rédigés par les répondants au questionnaire en ligne, les entretiens réalisés avec des étudiants de L3 révèlent la complexité des situations vécues et des arbitrages qu'ils ont faits, en s'interrogeant sur leur poursuite d'étude et leur entrée sur le marché du travail. Les portraits qui suivent illustrent les réflexions, les choix plus ou moins contraints, les alternatives ou stratégies que certains tentent d'élaborer ou de concrétiser pour se réorienter.

Michèle, bonne élève au lycée, a obtenu sa licence après une orientation dans une filière vers laquelle elle s'est orientée « parce que j'avais des bonnes notes ». Elle précise qu'après le bac, elle avait « demandé une année de césure et mes parents n'avaient pas voulu. » Pendant les périodes de restrictions des contacts sociaux (confinement et couvre-feu) elle s'engage comme bénévole dans une association caritative, où elle découvre et apprécie « toute la dynamique » et la diversité des activités. Au cours de son année de L3 elle candidate à 20 masters différents mais « son dossier n'est pas très bon » et elle n'est pas admise. Après l'obtention de son diplôme elle cherche un emploi et trouve assez rapidement un poste en CDI, en lien avec sa formation, dans une petite entreprise : « Franchement j'ai eu beaucoup de chance, je me suis juste dit "bon j'ai fini la licence, je vais peut-être travailler pour avoir un peu d'argent", et j'ai juste cherché sur Indeed je crois, et j'ai postulé à un seul emploi, c'était celui là, et je suis allée à l'entretien d'embauche et j'ai été prise, donc j'ai commencé en octobre. » Avant cet emploi elle n'avait jamais travaillé, ses parents subvenant à ses besoins financiers (loyer,

études, loisirs). Elle avait envisagé de faire un service civique après sa Licence car elle avait découvert cette possibilité dans l'association où elle était bénévole, mais la rémunération « un peu short » l'en avait dissuadé.

Lors de l'entretien elle explique qu'elle a démissionné de son emploi et s'apprête à expérimenter d'autres activités dans un cadre proche du Wwoofing : « Moi j'aime bien plutôt le côté social, en fait, je pense que c'est là-dedans que je vais me réorienter. Je ne sais pas trop exactement dans quoi, c'est pour ça que là je vais faire une petite année, je vais essayer de faire peut-être des CDD plutôt, et puis juste bouger un peu dans différentes villes. Je sais qu'il y a des fermes pédagogiques, par exemple, que je vais essayer cette année. [...] Déjà, me donner un peu d'expériences dans les domaines qui me parlent et qui me plaisent. Et puis voir justement, il y a tellement de différents métiers qui peuvent en découler derrière. »

À différentes reprises elle fait part de ses regrets de ne pas avoir eu l'opportunité de découvrir plus de formations au cours de son année de Terminale. « en fait on nous apprend tellement toujours à enchaîner les choses, [...] C'est ça que j'ai ressenti à la fac,



## Michèle, le Wwoofing pour expérimenter le travail social

et dans ma famille aussi. Te dire "il faut avoir une licence, et il faut après avoir un master, il faut avoir un maximum d'expérience de tout et de diplômes". »

Alors que certains jeunes envisagent le service civique ou la césure dans la continuité de leur parcours, Michèle envisage son projet de Wwoofing comme une rupture et une possibilité de se réorienter. Ainsi, si l'une des expériences qu'elle envisage de vivre lui permet de découvrir un métier qui lui plaît elle n'exclut pas de reprendre une formation. La découverte des activités associatives pendant la période de crise sanitaire lui a permis de découvrir un nouveau champ de possibles qu'elle envisage d'expérimenter dans un cadre plus formel qu'en tant que bénévole.



## Chloé, un service civique pour acquérir de l'expérience en vue d'un concours

Chloé n'a pas été admise en master alors qu'elle aussi a obtenu sa licence en trois ans, « à vrai dire je ne travaillais pas beaucoup. Mais j'avais des résultats... En fait, on va dire que c'était des facilités. Je n'avais pas de résultats fous, mais je validais avec ça, et voilà. Bon, ça a peut-être porté préjudice pour les masters, mais voilà. En tout cas j'ai validé mes années sans redoubler et sans trop travailler. »

Elle déclare que la période de cours en distanciel en 2020-2021 a été difficile car : « C'était moins encadré que pendant le confinement. » Avec un groupe d'amis elle a cependant réussi à travailler et suivre ses cours, ce soutien a été très important et elle souligne : « il y a beaucoup de gens à la fac qui n'ont pas d'amis, c'est compliqué de se faire des amis, on va dire. Mais je pense que ça devait être horrible de suivre les cours tout seul chez soi. » Le fait de ne pas être admise en master l'a déçu car cela s'est joué à peu de points selon elle.

À la différence de Michèle, elle a toujours travaillé pendant ses études et habitait chez ses parents, en dehors de Rennes

métropole ; elle faisait les trajets quotidiens en transport en commun. Boursière elle a bénéficié de montants d'aide différents en fonction de l'évolution de la situation familiale (échelon 5, puis 2 puis Obis). Après l'obtention de sa licence Chloé a cherché du travail. Elle a trouvé un emploi alimentaire et un autre plus ponctuel en lien avec ses études – valorisant mais relativement précaire – puis elle a tenté un concours de la fonction publique en lien avec sa formation.



*Afin de se donner plus de chances de réussir, elle décide de chercher un service civique étroitement lié avec le métier qu'elle vise.*

L'emploi ponctuel qu'elle a occupé lui a permis de découvrir les métiers accessibles avec sa licence. Elle a eu l'opportunité d'échanger avec des professionnels et peu à peu l'idée de passer un concours s'est précisée. Elle échoue de peu aux épreuves de sélection, puisqu'elle réussit à être retenue pour les oraux. Afin de se donner plus de chances de réussir, elle décide de chercher un service civique étroitement lié avec le métier qu'elle vise. Elle est retenue pour un poste dans une autre ville et pour la première fois elle quitte le domicile familial. Son contrat de 8 mois et la rémunération très modeste compliquent sa recherche de

logement, qu'elle finit par trouver grâce à une connaissance familiale. Lors de l'entretien, elle explique que les personnels du service qui l'accueille diversifient ses missions, elle ajoute qu'ils font « *Tout pour que je puisse avoir un concours, parce que les deux filles avant moi qui ont fait un service civique l'ont eu après. Après les gens qui vont en service civique ne sont pas obligés de passer le concours après, mais moi c'est l'objectif. Du coup, leur but, c'est qu je l'ai.* »

Tel que décrit par Chloé, son service civique



*Son service civique peut être assimilé à un temps de formation et de préparation au concours*

peut être assimilé à un temps de formation et de préparation au concours qu'elle vise. Il s'inscrit dans la continuité de sa licence et lui a permis de conforter ses choix et ses aspirations. Malgré sa déception de ne pas être admise en master, elle a réussi à trouver une alternative à son projet initial qui lui permet de travailler dans le secteur dans lequel elle s'est formée en Licence.



Le parcours de Jérôme est différent, bon élève il s'inscrit dans une CPGE d'une grande ville à 7h00 de distance de chez ses parents – « *en gros les profs me disaient "t'es bon, donc vise la prépa et tout ça".* » Il est le premier dans son entourage à s'engager dans ce type de cursus qu'il méconnaît. Très vite, la charge de travail, le niveau d'exigence et l'éloignement de sa famille deviennent difficiles. Après un mois et demi il décide d'abandonner et précise : « *quand je voyais autour de moi les gens qui n'avaient pas l'air aussi perdus que moi, ou moins stressés peut-être, je ne sais pas... Mais du coup je me sentais nul, et je ne m'étais jamais habitué à ça, donc ça m'a fait vraiment un choc sur le*

«

*Assez vite la situation sanitaire impose de nouvelles restrictions qui, ajoutées à son mal-être, le mettent en difficultés.*

*moment.»*

Il s'inscrit alors en L1, « *quand je suis arrivé à la fac c'était trop bien, j'étais très bien pendant toute ma première année, et puis après il y a eu le premier confinement.* ». En mars 2020, il quitte la résidence d'étudiants dans laquelle il a une chambre et rentre chez ses parents. Il revient vivre à Rennes à la rentrée de septembre 2020, mais assez vite la situation sanitaire impose de nouvelles restrictions qui, ajoutées à son mal-être, le mettent en difficultés. « *J'ai retrouvé mes copains, ma promo, donc il y avait encore une bonne ambiance. Alors ça partait bien, mais d'un côté moi personnellement ça n'allait pas forcément*

*très bien, et en plus je consommais beaucoup de cannabis, et donc ça plus les études il y a un moment où ça ne marche plus, quoi. Plus le mal être, du coup. Et finalement il y avait encore beaucoup de restrictions sanitaires, tout ça, ce n'était pas la meilleure ambiance, quoi.* » Si les cours en présentiel l'aident à maintenir une dynamique d'apprentissage dans les premiers temps, la mise en œuvre de nouvelles restrictions pour les universités a raison de sa motivation et il désinvestit ses études : « *j'ai commencé à faire un choix parmi les cours, et puis après je n'ai plus suivi.* ». À l'instar d'autres jeunes il considère que cette situation relève plus de son « *état psychique sur le moment, plus qu'aux facteurs extérieurs, genre la fac ou quoi.* » Cependant, il décrit d'une part de réelles difficultés à suivre les enseignements et à les comprendre, d'autre part l'impossibilité de signaler le retard qu'il accumule et sa démotivation ; « *Tout ce qui était un peu nouveau, c'était incompréhensible pour moi sur le moment, ça me démotivait, ça me démoralisait en fait de regarder ça et de me dire "je ne comprends rien".* »

Il décide de ne pas se présenter aux examens et commence à chercher des solutions pour la rentrée suivante. Il retourne chez ses parents et trouve un emploi en attendant la rentrée de septembre 2021 pour laquelle il envisage une année de « *césure* ». Des amis évoquent avec lui le « *service civique* ». Ainsi, en septembre il revient à Rennes et postule pour un poste dans un établissement scolaire. « *Et en fait je me dis "tant mieux", parce que l'enseignement c'est quelque chose vers quoi j'aimerais peut-être me tourner pour mon avenir.* »

Ce nouveau cadre lui permet d'avoir un

«

### **Jérôme, le service civique ou la césure pour se remobiliser**

revenu, mais aussi des horaires et des collègues au contact desquels il reprend

«

*Ce service civique lui permet de « faire une pause » mais aussi de se remobiliser pour obtenir une licence.*

peu à peu confiance en lui. Toujours motivé par les études qu'il a commencées, ce service civique lui permet de « *faire une pause* » mais aussi de se remobiliser pour obtenir une licence. Il a également acquis un peu plus d'autonomie à l'égard de ses parents. « *Ça a été très enrichissant, ça m'a fait du bien en fait de travailler, d'être avec des collègues, d'avoir ma vie, de ne pas dépendre de mes parents pendant un an, financièrement parlant.* »

L'été suivant, il rentre chez ses parents et rend son logement en cité universitaire dans lequel il « *ne supportait plus de vivre* » ; « *j'avais vue sur les poubelles, et puis c'était souvent le bordel. Et surtout, c'est un peu insalubre, l'aération presque inexistante, du coup toujours humide et tout* ». À la rentrée il reprend ses études, toujours dans la même discipline et trouve une colocation avec un ami. Ses objectifs de diplôme sont de nouveau à l'ordre du jour et le service civique lui a permis de reprendre confiance en lui.



# 6. Face à l'échec, l'option de la réorientation

Sans mobiliser de service civique ou d'année de césure, d'autres étudiants ont envisagé de se réorienter en raison de leurs difficultés à réussir leurs études. Les voies qu'ils expérimentent sont relativement variées et le soutien des proches, familles et amis est essentiel.

Le parcours de Julie inscrite en ALLC pour avoir un diplôme supérieur au baccalauréat illustre les difficultés des jeunes inscrits à l'université pour expérimenter et construire leur orientation chemin faisant : *« c'était la matière dans ce que je faisais au lycée que je préférais et que je considérais qui allait m'être plus utile. Du coup oui c'est ce que je me suis dit, en attendant de peut-être avoir une idée plus précise et puis trouver quelque chose, je me suis dit "comme ça au moins ça me servira forcément" ».*

Le parcours de Nathanaël, inscrit dans une spécialité de sciences et techniques après avoir obtenu un diplôme de niveau bac+2, illustre les difficultés à s'acculturer au travail universitaire, accentuées par des enseignements à distance qui ne lui ont pas permis de persévérer. Doutant de leur projet, ces deux jeunes ont été confrontés à un cumul de difficultés qui ont eu raison de leur motivation initiale. Julie a vécu la première période de confinement avec sa mère et sa sœur, à l'instar de Nathanaël également confiné au domicile familial. Leurs résultats insuffisants aux examens les mettaient dans une posture difficile,

contraints de devoir valider des UE l'année suivante. Si Julie s'est assez vite détournée de l'université et s'est davantage investie dans les activités salariées qu'elle avait en tant qu'étudiante, Nathanaël quant à lui s'est trouvé empêché en raison de problèmes de santé. L'un et l'autre expliquent que ce sont des raisons personnelles qui les ont conduits à se réorienter, mais que les modalités d'enseignement à distance, l'impossibilité de créer des liens avec les autres étudiants, les résultats insuffisants aux examens, le peu de visibilité qu'ils avaient sur leur formation, les ont aussi incités à quitter l'université.

Julie a sollicité l'aide de la mission locale, Nathanaël a fait ses recherches tout seul pour identifier un bachelor par alternance. Lors de l'entretien ils tentaient, chacun à leur manière, de définir les contours de leur projet, espérant pouvoir réaliser des stages de découvertes dans le cadre du dispositif Garantie jeune<sup>3</sup> pour Julie et décrocher un contrat en apprentissage pour intégrer sa formation pour Nathanaël.

---

3. Dispositif public d'accompagnement à la formation et à l'emploi mis en œuvre par les missions locales. Il est remplacé par le Contrat engagement jeune (CEJ) depuis le 1er mars 2022.

Le parcours de Stéphane, 20 ans, a également abouti à une réorientation et l'obtention d'un diplôme de niveau 3, puis d'un diplôme de niveau 4. Il explique qu'en L1 ses projets de formation et professionnel ont été fortement contrariés pour différentes raisons : le fait qu'il n'a pas pu suivre une option de spécialité, la période de confinement assortie de la mise en place de cours à distance et un problème de santé. La possibilité de concrétiser ses projets s'éloignant, il a pris la décision de s'orienter vers un secteur d'activités en tension lui permettant de trouver rapidement une formation en alternance. Jeanne a pris la même décision et s'est orientée vers un BTS, option qu'elle avait envisagée avant d'entrer à l'université. Mais alors que Stéphane a quitté très rapidement sa formation, Jeanne a fait trois années en L1 et L2. Les conditions d'enseignement avec les cours à distance ont eu raison de sa persévérance. Elle souligne à différentes reprises combien les conditions de vie et d'études affectent le bon déroulement des cursus et la réussite ; la motivation et le travail régulier ne semblent plus garantir les bons résultats aux examens, les contextes d'études et de vie (éloignement

de la famille et de son soutien quotidien, travail salarié, etc.) sont mis en relief. Dans le cas de Jeanne, la réorientation en BTS lui a permis de trouver un cadre d'études plus familier et sécurisant.

« Du coup moi après j'ai arrêté les frais, puisque l'année que j'avais redoublé je ne l'ai pas eu non plus, comme le cadre n'avait pas changé. Donc, au lieu de persévérer dans un système qui ne me convenait pas... Parce que c'est dommage, les matières en elles-mêmes, moi ça me plaisait. La formation elle, me plaisait. Mais tout ce qu'il y avait autour ça n'allait pas, comme quoi ça prend quand même pas mal d'importance – plus que ce que je pensais au départ. Et donc du coup, après, je suis partie sur mon autre choix, le BTS. [...] J'ai eu l'impression que ça me faisait un petit flashback du lycée, parce que le cadre, tout ça – déjà l'établissement – ça refaisait beaucoup penser au lycée, c'était marrant. Mais c'était vraiment très bien, le suivi, tout ça, les enseignants adorables, les classes. Une classe de lycée, quoi, je crois qu'on est dans les 30, par là. »



**La crise sanitaire m'a fait sentir clairement que les cours théoriques je n'en pouvais plus, quoi. La L3 ça a été vraiment le truc où je faisais les cours, je n'en pouvais plus.**

Antonin

Pour Antonin, les difficultés à suivre les cours à distance l'ont également incité à réévaluer la concrétisation de son projet et à opter pour une formation en alternance, plus proche de ses attentes et besoins : « la crise sanitaire m'a fait sentir clairement que les cours théoriques je n'en pouvais plus, quoi. La L3 ça a été vraiment le truc où je faisais les cours, je n'en pouvais plus. Je le faisais parce qu'il fallait avoir les cours, il fallait avoir les notes, mais c'était vraiment dur au fond de moi de me dire "j'adore faire ça", et je savais qu'en ayant quelque chose où vraiment je suis dans l'entreprise... Voilà, d'avoir vraiment quelque chose de réel, de physique, ce serait bien mieux. » (Cycle ingénieur, 22 ans)

Le choix de faire des études en alternance est en effet une option envisagée par les étudiants. La recherche d'une entreprise qui pourra les accueillir n'est cependant pas simple et d'aucuns

commencent leur recherche très tôt. Cette modalité de formation permet aux étudiants d'être rémunérés et d'avoir une ressource financière régulière. Elle peut aussi générer des dépenses supplémentaires quand le lieu de travail et le lieu de formation sont éloignés et nécessitent un « double logement », ce qui est le cas pour Antonin.

Au fil de leur avancée dans leur cursus la part des étudiants qui cumulent études et emploi augmente sous l'effet des contrats en alternance mais également de leur accès à une plus grande autonomie (résidentielle, financière, etc.). Le travail salarié tient une place et un rôle singuliers dans la vie de ces jeunes qui tendent à maintenir un équilibre, parfois précaire, entre le temps nécessaire à leurs études et le temps consacré à leur(s) emploi(s).

# 7. Le travail salarié en cours d'études, de la nécessité financière aux premières expériences

Les travaux de V. Pinto ont mis en lumière la diversité des usages des « jobs étudiants » et la valorisation des activités professionnelles en cours d'études dans les discours publics (Pinto, 2010 ; Pinto, 2014). Ils mettent également en évidence la nécessité de ces activités parfois fortement concurrentes des études pour financer les formations supérieures, sans oublier l'investissement des familles dont l'aide matérielle « *montre à quel point prédominant à la fois la norme des « solidarités familiales », qui impose aux parents de financer au moins une partie des études de leurs enfants, et celle de l'allongement des études, qui justifie de nombreux sacrifices.* » (Pinto et al., 2019, p. 101).

Au cours de la période de crise sanitaire, les activités rémunérées des étudiants ont été affectées par les restrictions mises en place. Certains ont connu des périodes de chômage partiel, d'autres ont arrêté leurs activités, quand d'autres encore ont cherché un emploi pour pallier leurs difficultés financières ou rompre avec des périodes d'isolement social difficiles.

Ainsi, comme au niveau national près de 40 % des étudiants rennais interrogés déclarent avoir une activité salariée. Elle peut être régulière ou ponctuelle et les emplois occupés relèvent majoritairement des activités de service, baby-sitter, aide-soignant-e, hôte-esse d'accueil, employé-e de restauration rapide, ou vendeur-se, animateur-trice, serveur-se, hôte-esse de caisse. Nombreux également à s'inscrire dans des agences d'intérim les étudiants occupent aussi des emplois tels qu'agent de nettoyage, inventariste, préparateur-riche de commande.

Les récits des jeunes rencontrés illustrent leurs différentes modalités de recours à l'emploi salarié, en fonction de leurs besoins financiers, de leur emploi du temps, de leur situation familiale, etc. Ces récits n'entendent pas rendre compte de l'ensemble des situations vécues, mais ils mettent en lumière les préoccupations quotidiennes de ces jeunes qui, outre le fait de s'engager dans un parcours d'études, doivent aussi composer avec un emploi du temps de salarié. In fine, la précarité des revenus des étudiants est une source de stress non négligeable qui affecte le déroulement des études. Un étudiant rappelle d'ailleurs l'importance de ses « revenus fixes » pour étudier sereinement.

« *Ce qui m'a permis de ne pas avoir de difficultés financières est l'aide de mes parents pour le loyer, mais aussi et surtout les bourses (je suis à l'échelon 3) qui m'ont permis de m'alimenter et de vivre correctement grâce à un revenu fixe. Le fait que beaucoup d'étudiants se trouvent en difficulté financière actuellement pose justement la question de l'élargissement de l'obtention des bourses à tout les étudiants, et la hausse des plus hauts échelons pour ceux qui ne peuvent le plus souvent ne pas avoir d'aide de leurs parents.* »

**H, 20 ans, L3 SHS**

Ainsi avant Camille, 23 ans, explique qu'elle a cherché une activité « *pour sortir de chez elle et voir du monde* », mais elle décrit une situation complexe. Alors qu'elle traverse une période de dépression quand survient le confinement de mars 2020, elle décide malgré tout de rester seule dans son studio. Par une agence d'intérim elle trouve un emploi de production de nuit, elle fait aussi des inventaires et de la préparation de commande. C'est en raison de la crise sanitaire et pour rompre son isolement qu'elle déclare avoir cherché ces activités. Habituellement, les revenus issus de son emploi à temps plein l'été lui permettent de ne pas travailler pendant l'année universitaire. Ses parents ont contracté un prêt pour financer son loyer, elle assume le reste de ses charges et frais avec ses activités salariées. Sans le soutien de ses amis et sans ses activités professionnelles elle déclare qu'elle aurait abandonné ses études, « *c'était très long...* ».

Pour une autre étudiante rencontrée, Chloé, le travail salarié est également une ressource financière non négligeable, car bien qu'elle soit boursière la situation des membres de sa famille a évolué pendant ses trois années de Licence la faisant passer de l'échelon 5 à 2 puis Obis. Elle travaille donc à temps plein tous les étés et de 06h00 à 14h00 tous les samedis.

Le fait de ne pas pouvoir compter sur un montant de bourses stable durant toutes leurs années d'études contraint les jeunes à devoir ajuster leurs emplois du temps. C'est par exemple la situation décrite par Mo, 22 ans, inscrite en master dans une autre ville que Rennes : « *à Rennes, j'étais boursière échelon 4 en L3, et je suis arrivée à Ville [où les loyers sont beaucoup plus élevés qu'à Rennes] boursière échelon zéro bis.* »

*En fait le comble étant que les aides-soignants [dont sa mère] ont plus travaillé, donc ils ont plus gagné, donc oui, ça m'a un peu donné envie d'aller devant le CROUS taper du pied, mais voilà. J'ai essayé, j'ai contacté d'ailleurs, et ils m'ont dit qu'il fallait faire toute une lettre, qu'il fallait passer devant un machin, devant un jury, et j'ai fait "bon, ça va, je vais bosser plus, et tant pis".»*

En raison de la diminution de ses bourses, Mo travaille comme commis dans un restaurant, elle ajuste ses horaires en fonction de leurs besoins et des siens. Son découragement devant les démarches à réaliser auprès du CROUS pour réviser sa situation relève typiquement du non-recours (Warin et Mazet, 2014) car elle choisit de travailler plutôt que de faire des démarches qu'elle appréhende comme longues et à l'issue incertaine. Les revenus de sa famille sont pourtant limités et, seule pour financer les études de ses deux enfants, la mère de Mo a sollicité une amie qui se porte co-garante pour la location du logement de sa fille.

Egalement boursière, Rachel, désormais en formation en alternance, explique qu'au cours de ses études elle s'est privée de repas, de soins médicaux, mais aussi de sorties culturelles pourtant nécessaires à ses études. Elle a obtenu différentes

aides sociales exceptionnelles et explique que sa poursuite d'études actuelle était conditionnée par le fait d'être alternante et donc d'avoir un salaire. Inscrite en CPGE au début de ses études, elle n'avait pas eu la possibilité d'avoir un emploi salarié, tout juste faisait-elle quelques heures de baby-sitting. Elle décrit la solidarité entre étudiants : *« Il n'y a pas eu forcément de prêts d'argent, mais c'étaient des services plutôt, ils venaient manger à la maison. On faisait des repas tous ensemble, et on se partageait tout ce qu'on pouvait. Et aussi entre filles c'était les protections hygiéniques ou des choses comme ça. Donc on essayaient de s'arranger au maximum. »* Elle déplore que les étudiants de prépa ne soient pas informés des services d'aide aux étudiants, d'origine sociale modeste elle aurait souhaité être informée : *« j'ai découvert le service santé l'année dernière, découverte incroyable. Et en fait je ne comprends pas qu'on ne m'en ait pas parlé avant. »* Aujourd'hui elle vit en colocation avec d'autres jeunes actifs et elle invite volontiers ses amis à partager ses repas.

## Conclusion

Cette synthèse complète et illustre, à partir des expériences des étudiants, les résultats constatés dans les autres notes, relatives aux vulnérabilités, à la santé, au logement, aux modalités de transport et aux temps des étudiants. Ainsi elles soulignent que la précarité des ressources financières des étudiants variables selon les années, au regard de leur lieu d'études, de leurs conditions de logement, de la situation socio-économique de leur famille, a des répercussions notables sur leurs études. Honorer les frais relatifs au loyer, à l'alimentation et au transport reste une préoccupation quotidienne, source de stress pour nombre d'étudiants. Cumulée à d'autres difficultés (familiales, personnelles, etc.) elle nuit au bon déroulement des études et affecte leur santé physique et psychique. La période de crise sanitaire a accentué ces difficultés. Les aides sociales comme les réseaux de solidarité qui ont été mobilisés ces deux dernières années ont permis aux jeunes d'être aidés et leur ont d'ailleurs parfois permis d'exprimer l'indicible que la crise sanitaire a mis en exergue. En effet, d'aucuns ont osé exprimer leur détresse, leurs arbitrages et renoncements. La précédente enquête avait mis en exergue les vulnérabilités des étudiants les plus fragiles, « la honte et/ou la peur » que certains avaient à dire (à leurs parents, à leurs amis) qu'ils ne mangeaient pas à leur faim.

Cette nouvelle édition de l'enquête révèle qu'outre les difficultés matérielles et financières toujours prégnantes pour nombre d'étudiants, les incertitudes relatives aux conditions d'études (l'isolement social, la recherche de stage et de contrat alternance, les examens, la perspective de la recherche d'emploi) contribuent à la vulnérabilité d'autres étudiants parfois peu visibles de l'institution.

# Pour aller plus loin...

- Bachelet A., Le Long Y., Collet X., Groult S., Planquois C. et Raoul L. (2014). La poursuite d'études après un master. Dans Bédoué C., Casette M. et Lemistre Ph. (2014). Parcours de formation des étudiants de master. Céreq. Relief n° 46.
- Pinto, V., Poullaouec, T. & Trémeau, C. (2019). Les étudiants et leurs parents face à l'exercice d'activités rémunérées en cours d'études : quatre portraits de familles. *Revue française des affaires sociales*, 97-118. <https://doi.org/10.3917/rfas.192.0097>
- Pinto, V. (2014). À l'école du salariat: Les étudiants et leurs « petits boulots ». Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.pinto.2014.01>
- Pinto, V. (2010). L'emploi étudiant et les inégalités sociales dans l'enseignement supérieur. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 183, 58-71. <https://doi.org/10.3917/arss.183.0058>
- Warin, P. & Mazet, P. (2014). La lutte contre le non-recours : des enjeux pour la production des politiques sociales. *Regards*, 46, 75-82. <https://doi.org/10.3917/regar.046.0075>

# Méthodologie

## **Date d'enquête** : Fin mars 2021

Cette enquête abordant les conditions d'études et de vie des étudiants sur l'ensemble de l'année universitaire 2020/2021, le questionnaire prend en compte les effets spécifiques de la crise sanitaire.

**Public interrogé** : 37 380 étudiants des deux universités rennaises (hors Saint-Malo, Saint-Brieuc et Lannion), de l'IEP, de l'ENSCR et de l'ENS et de six domaines de formation de niveau L1 à M2 ont été enquêtés : Arts, lettres, langues et communication (ALLC) ; Sciences humaines et sociales (SHS) ; Santé ; Droit, économie, gestion (DEG) ; Sciences et technologies (S&T) et Sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS). Ont été inclus les étudiants de PASS à DFASM3 pour la médecine, de PASS à DFSAO2 pour odontologie, de PASS à DFSAP2 pour la pharmacie, les étudiants de DUT et de licence professionnelle. Les étudiants de CPGE (Classes préparatoires aux grandes écoles) et d'écoles paramédicales inscrits à l'Université ont également été interrogés.

Les doctorants, les étudiants en reprise d'études ou encore les inscrits en télé-enseignement, constituant des populations spécifiques, ils n'ont pas été enquêtés. Ce choix méthodologique permet d'exclure de la population des personnes dont les conditions de vie pourraient être plus proches de celles d'actifs que d'étudiants.

Rappel : La métropole de Rennes accueille près de 69 000 étudiants dont plus de 46 000 sont inscrits à l'université.

## **Répondants** : 11 431 réponses soit un taux de réponse de 30,6 %

Afin d'améliorer la représentativité de l'échantillon, un redressement a été effectué sur deux variables : le sexe et le domaine de formation.

## Contact

Centre d'études et de recherches  
sur les qualifications

Centre associé de Rennes / CREM

Nathalie Beaupère

+33 2 23 23 35 42

nathalie.beaupere@univ-rennes.fr

## Crédits

Etude et rédaction

Nathalie Beaupère | Cereq

Photographies

Frédéric Obé - Dircom | Université de Rennes  
| Rennes Ville et Métropole

Maquette

Atelier Marge Design

Mise en page & impression

Université de Rennes



Enquête réalisée avec le soutien de :

